« Celui qui pourra se les procurer, lira toujours avec avidité les histoires contemporaines d'une époque qu'il désire connaître, Thucydide, ou Clarendon par exemple, s'il s'agit de l'une ou de l'autre des époques décrites par ces auteurs, et il faut avouer que pour ce qui est de se mettre au courant des événements, de contempler l'aspect extérieur d'une société, on ne saurait s'exagérer leur importance. Ils peuvent même d'un coup d'œil sûr et profond saisir le sens intime de l'histoire, le caractère des personnages, la portée des événements ; mais ce genre de pénétration peut aussi leur faire défaut. Il peut aussi arriver qu'ils soient trop sous l'influence des préjugés particuliers à leur siècle, ou bien que le prisme de l'esprit de parti prête à leurs yeux de fausses couleurs, aux hommes et aux événements. Malgré cela et même à cause de cela, la littérature contemporaine bien étudiée est toujours instructive au point de vue historique et ce n'est qu'après avoir marché quelque temps à sa lumière que l'on peut voir jusqu'où pénètrent les rayons de ce flambeau si petit en apparence.

« Lorsque je lis *Titelive*, je lis un roman ; si je lis *Niebuhr*, j'en lis un autre d'un tout autre genre, mais si je mets la main sur les satires d'Horace ou sur les lettres de Cicéron, je me trouve au milieu de la vieille Rome toute vivante autour de moi. Je fais de suite connaissance avec ses habitants. Leurs ambitions, leurs succès, leurs échecs, leurs opinions politiques, leurs habitudes domestiques, se révèlent avec tout le charme que possède la vérité prise sur le fait. Je suis présent au petit jour, au lever du patricien, je le suis ensuite au forum. J'étudie l'humeur et les caprices du peuple souverain. Je vois les groupes des prêteurs et des hommes d'affaire qui discutent ensemble ; j'assiste au procès d'un proconsul accusé d'avoir opprimé une province ; j'entends Cicéron qui harangue le peuple et lui demande la promulgation d'une nouvelle loi ; en me dirigeant d'un autre côté je heurte sur mon chemin le flâneur Horace faisant sa promenade habituelle sur la voie sacrée. Je l'accompagne tandis qu'il va de rang en rang au marché aux fruits, s'arrêtant de temps à autre à admirer les tours d'un saltimbanque ; je le vois monter dans le char du Mécène d'où je l'entends déviser avec son patron sur la pluie et le beau temps, sur les combats d'animaux, sur tout ce qui fait le sujet de la petite chronique romaine. Le soir j'assiste aux passe-temps de tous ces gens, je suis de près leurs amusements, je recueille leurs bons mots. Les hommes d'affaires et les oisifs, les hommes d'état, et les poètes incompris, les pédants et les épicuriens, tous passent en revue devant moi ; je les vois de mes yeux, je les entends de mes oreilles, mieux que personne ne pourrait me les faire voir ni me les faire entendre ; je les vois en déshabillé ; non seulement j'entends rouler harmonieusement les périodes sonores de l'orateur, remplies de tous les ornements que réclame la circonstance, lorsqu'il débite sa harangue, mais je l'entends ensuite se vanter dans l'intimité du succès de la comédie qu'il vient de jouer.

« Et il y a quelque chose de plus qu'un vain amusement dans cette passion pour les vieilleries et les images du temps passé. Il existe une collection de 122 lettres la plupart très courtes, que s'écrivaient mutuellement Pline et l'Empereur Trajan ayant rapport à l'administration de la province que Pline gouvernait. On trouve dans cette correspondance un passage plein d'intérêt sur les premiers Chrétiens et le Christianisme naissant.

« Quoiqu'il se crût tenu de punir les Chrétiens comme ennemis des lois de l'empire, Pline, après s'être bien renseigné, confesse que tous leurs crimes consistaient « en ce qu'à certains jours, ils avaient l'habitude de s'assembler avant le lever du soleil, de chanter des hymnes en l'honneur du Christ dont ils faisaient un dieu, et de se lier entr'eux par serment à ne commettre ni vol, ni adultère, ni fraude, d'aucune espèce ; après quoi ils se dispersaient et ne se rassemblaient que pour prendre ensemble un frugal et honnête repas. » Que ne vaut pas un tel témoignage pour nous qui pouvons bien apprécier tout ce qu'il y a de sous-entendu dans ce simple récit ! Et on voit dans cette épître le développement rapide que prenait déjà le christianisme non seulement dans les villes, mais encore dans les villages et les hameaux. Cette vieille lettre est là, monument impérissable de la vie sainte et pure des premiers chrétiens, témoin irrécusable de tout ce qui caractérisait leur culte et leurs croyances !

« Eh bien, cette histoire, toute de manufacture domestique, que nous extrayons chacun pour notre compte, est à mon avis la meilleure que l'on puisse avoir. Et il ne tient qu'à nous d'en faire une ample provision. Les rues et les maisons de Pompéii retrouvées après dix-huit siècles dans l'état où les vieux Romains les voyaient au moment de la catastrophe ne nous donnent point une meilleure idée de la vie romaine à cette époque que ne s'en forme l'œil exercé à reconstruire le passé par l'étude des correspondances, des poèmes, des fragments et des débris intellectuels du vieux monde latin.

« Puisque j'ai parlé de Pompéii, je dois admettre que c'est un grand bonheur que de pouvoir y prendre l'histoire sur le fait : heureux ceux qui peuvent se donner ce spectacle !

« Voici le restaurant de ce temps-là tel qu'il était, avec ses consoles de marbre où se rangeaient les plats tout fumants ; voici le poêle de fer avec ses fourneaux pour la cuisine, la cruche où se gardait le vin vieux de 32 ans ; le four avec ses 83 pains à deux côtes et aplatis au bout comme ceux de nos boulangers. Voici mieux encore, voici les placards d'élections tout frais sur les murs ! « Votez pour Capella ! » vous crie sur ce pan de muraille un partisan enragé de ce monsieur ; tandis que de

l'autre côté de la rue vous pouvez lire une inscription qui vous prouve que ce que nous appelons log-rolling n'était pas inconnu dans l'antiquité. On y demande à un de ces incorruptibles électeurs de voter pour Sabinus et on lui promet qu'en retour Sabinus votera pour lui !

Voilà l'auberge à l'enseigne de l'Éléphant ! Et voici à trois pieds de terre (aussi haut qu'il pouvait atteindre) l'alphabet grec qu'un petit enfant d'école à gravé sur la muraille !

Le savant évêque parcourt ensuite différentes époques de l'histoire d'Angleterre, et suivant son expression, il en reproduit l'exacte photographie extraite des mémoires et des correspondances. Nous aimerions à faire connaître à nos lecteurs tous les beaux passages de cette conférence ; mais il nous faudrait toute la traduire et nous sommes forcés d'y renoncer.

NANTEL — Petite Géographie des Écoles Canadiennes. — Ouvrage rédigé suivant la méthode de Pestalozzi. — 90 p. in 12o Montréal 1871. Beauchemin et Valois.

Ce livre est un excellent ouvrage à l'usage des maîtres surtout. Il indique la manière familière et concise de donner des leçons de géographie dans une école et de les adapter à l'intelligence des plus jeunes enfants. Nous en extrayons comme exemple ce qui suit :

5.

LA CARTE DE NOTRE PROVINCE. (1)

1. Quelle est cette carte ? — C'est la carte de notre patrie, la Province de Québec.

Quels sont ces noms écrits en grosses lettres ? — Ce sont les noms des comtés.

Trouvez-vous sur la carte votre comté... votre paroisse... Cherchez la maison paternelle... Elle n'est pas marquée sur la carte. Pourquoi pas ? — Parce que la carte montre le pays comme on le verrait d'en haut à une grande distance.

Si vous montiez dans l'air aussi haut qu'un oiseau peut monter, vous ne verriez plus les petits objets, tels qu'un arbre, un homme, une maison. Les villages vous paraîtraient des points noirs, les rivières, des filets blancs ; les montagnes, des bosses dont le haut serait plus éclairé et plus blanc que les côtés. C'est à peu près ainsi que ces objets sont représentés sur la carte.

Montrez un village... une rivière sur la carte. Connaissez-vous quelque grande rivière, quelque lac ? Montrez-les sur la carte... Comment y sont-ils indiqués ?... Cherchez le St-Laurent. Montrez quelque montagne. Comment est-elle indiquée sur la carte ?

2. Trouvez la ville de Québec, de Montréal. — Sur quelle rivière est située chacune de ces villes ? Où est située la ville de Montréal ou de Québec par rapport à votre paroisse ou à votre village ? Est-ce au nord ? au sud ? à l'est ou à l'ouest ? Comment pouvez-vous le voir ? — C'est que le nord est au haut de la carte, le sud au bas. L'est à votre droite et l'ouest à votre gauche. Quand vous la regardez. Si l'on étend la carte par terre en tournant le haut vers le nord, elle se trouve placée de la même manière que le pays qu'elle représente.

Montrez votre paroisse. Dans quelle direction sont les paroisses voisines ? Quelle paroisse au nord ?... au sud ?... à l'est ?... à l'ouest ?...

3. Quelle distance y a-t-il de votre paroisse à la ville voisine ?... Quelle distance entre Montréal et Québec ?... Les distances sont-elles marquées sur la carte ? — Oui, elles le sont, mais il faut connaître le secret de les trouver. Je vais vous dire ce secret.

Vous voyez dans un c in au bas de la carte une grosse ligne qu'on appelle l'échelle. Cette ligne est divisée en plusieurs parties, et chaque partie représente 10 milles — Prenez maintenant une lisière de papier et étendez-la entre les deux points qui représentent les deux villes. Marquez sur le papier la distance entre ces deux points. Mesurez ensuite sur l'échelle cette longueur du papier. Autant de divisions de l'échelle sur le papier, autant de fois de dix milles entre Québec et Montréal.

Mesurez de cette manière la plus grande longueur et la plus grande largeur du comté.

4. Quelles sont les bornes du comté ? Au nord ? à l'est ? au sud ? à l'ouest ?

Quelles sont les bornes de la Province ? — Au nord, le Territoire de la Baie d'Hudson ; à l'est, le golfe St-Laurent ; au sud... ? à l'ouest... ?

Quelle est l'étendue de la Province entière ? — Vous pourriez la mesurer par l'échelle, mais ce serait trop long ; je vais vous le dire : 202,000 milles carrés, ou environ 129 millions d'acres.

Qu'est-ce qu'un acre ? — Un peu plus d'un arpent. Qu'est-ce qu'un million ?... Calculez combien il y a de secondes en 12 jours et vous trouverez un peu plus d'un million. Calculez, si vous le voulez, toutes les lettres de votre livre et vous verrez qu'elles ne montent pas à la moitié d'un million.

Comment se fait-il que notre pays n'a pas la même grandeur sur toutes les cartes ? — Cela dépend de l'échelle que l'on prend pour la carte. Dans la carte que vous voyez, chaque division de l'échelle sur le papier représente 10 milles sur le terrain. Si au lieu de 10 milles, elle représentait 100 milles, qu'arriverait-il ? La carte serait dix fois plus petite, et cepen-

(1) Il faut avoir pour cet exercice la carte de la Province de Québec.